

Interview du nouveau secrétaire général du Synode des Évêques, Mgr Grech

Par Antonio Spondaro sjet Simone Sereni, dans *La Civiltà Cattolica*, le 23 octobre 2020 – Traduction : PLS

Monseigneur Mario Grech est le nouveau secrétaire général du Synode des Évêques. Né à Malte en 1957, il fut nommé évêque de Gozo en 2005 par Benoît XVI. De 2013 à 2016, il a été président de la Conférence des Evêques de Malte. Le 2 octobre 2019, le pape François l'a nommé premier secrétaire du Synode des Evêques. C'est ainsi qu'il a participé au Synode sur l'Amazonie. L'expérience pastorale de Mgr Grech est ample. Sa gentillesse et sa capacité d'écoute nous a conduits à une conversation à bâtons rompus. En partant de la condition de l'Église en ces temps de pandémie – l'ecclésiologie confinée – des défis importants qui y sont liés pour aujourd'hui, nous sommes naturellement passés à des réflexions sur les sacrements, l'évangélisation, le sens de la fraternité humaine, et donc de la synodalité, que Mgr Grech considère comme étroitement liés. Une partie de l'entrevue était consacrée à la « petite église domestique », d'où la conversation menée conjointement par un prêtre et un laïc, marié et père de famille.

Monseigneur Grech, la période de pandémie que nous traversons encore a forcé le monde à s'arrêter. La maison est devenue un lieu de refuge contre la contagion ; les rues se sont vidées. L'Église a été affectée par ce climat d'activité suspendue et les célébrations liturgiques publiques n'étaient pas autorisées. Quelles étaient vos pensées en tant qu'évêque, en tant que pasteur ?

Si nous prenons cela comme une opportunité, cela peut devenir un moment de renouveau. La pandémie a mis en lumière une certaine ignorance religieuse, une pauvreté spirituelle. Certains ont insisté sur la liberté de culte ou la liberté du culte, mais peu de choses ont été dites sur la liberté *dans la façon* dont nous pouvons célébrer. Nous avons oublié la richesse et la variété des expériences qui nous aident à contempler le visage du Christ. Certains ont même dit que la vie de l'Église avait été interrompue ! Et c'est vraiment incroyable. Dans la situation qui empêchait la célébration des sacrements, nous n'avions pas conscience pas qu'il y avait d'autres chemins pour expérimenter Dieu.

Dans l'Évangile selon saint Jean, Jésus dit à la Samaritaine : « l'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père. [...] L'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père » (Jn 4, 21-23). La fidélité du disciple envers Jésus ne peut être compromise par l'absence temporaire de liturgie et de sacrements. Le fait que de nombreux prêtres et laïcs soient entrés en crise parce que nous nous sommes soudainement retrouvés dans la situation de ne pas pouvoir célébrer l'Eucharistie *coram populo* est en soi très significatif.

Pendant la pandémie, un certain cléricisme est apparu, même via les réseaux sociaux. Nous avons été témoins d'un exhibitionnisme et d'un piétisme qui ont plus à voir avec la magie qu'avec une expression de foi mûre.

Alors quel est le défi pour aujourd'hui ?

Lorsque le temple de Jérusalem, dans lequel Jésus a prié, a été détruit, les Juifs et les Gentils, n'ayant pas de temple, se sont rassemblés autour de la table familiale et ont offert des sacrifices avec leurs lèvres et des prières de louange. Lorsqu'ils ne pouvaient plus suivre la tradition, les Juifs et les Chrétiens ont repris la Loi et les Prophètes et les ont réinterprétés d'une nouvelle manière [1]. C'est aussi le défi pour aujourd'hui.

Lorsqu'il a écrit sur la réforme dont l'Église a besoin, Yves Congar a affirmé que la mise à jour souhaitée par le Concile doit aller jusqu'à l'invention d'une manière d'être, de parler et de s'engager qui réponde au besoin d'un service évangélique total pour le monde. Au lieu de cela, de nombreuses initiatives pastorales de cette époque ont été centrées sur la seule figure du prêtre. L'Église, en ce sens, semble trop cléricale et le ministère est contrôlé par des clercs. Même les laïcs sont souvent conditionnés par un modèle de cléralisme fort.

Le confinement que nous avons vécu nous oblige à ouvrir nos yeux sur la réalité que nous vivons dans nos églises. Nous devons réfléchir, nous interroger sur la richesse des ministères laïcs dans l'Église, comprendre s'ils se sont déployés et comment. A quoi bon sert la profession de foi si cette même foi ne devient pas le levain qui transforme la pâte de la vie ?

Quels aspects de la vie de l'Église sont sortis de l'ombre à cette époque ?

Nous avons découvert une nouvelle ecclésiologie, peut-être même une nouvelle théologie, et une nouvelle ministérialité. Cela indique donc qu'il est temps de faire les choix nécessaires pour s'appuyer sur ce nouveau modèle de ministère. Ce sera un suicide si, après la pandémie, nous revenons aux mêmes modèles pastoraux que nous avons pratiqués jusqu'à présent. Nous dépensons une énergie énorme à essayer de *convertir la société laïque*, mais il est plus important de *nous convertir* pour réaliser la conversion pastorale dont le pape François parle souvent.

Je trouve curieux que beaucoup de gens se soient plaints de ne pas pouvoir recevoir la communion et célébrer les funérailles à l'église, mais ne se sont pas autant inquiétés de savoir comment se réconcilier avec Dieu et son prochain, comment écouter et célébrer la Parole de Dieu et comment vivre une vie de service.

En ce qui concerne la Parole, nous devons donc espérer que cette crise, dont les effets nous accompagneront pendant longtemps, sera pour nous, en tant qu'Église, un moment opportun pour ramener l'Évangile au centre de notre vie et de notre ministère. Beaucoup sont encore « analphabètes de l'Évangile ».

À cet égard, vous avez évoqué plus tôt la question de la pauvreté spirituelle ; à votre avis, quelle est sa nature et quelles sont les causes les plus évidentes de cette pauvreté ?

Il est indéniable que l'Eucharistie est la source et le sommet de la vie chrétienne ou, comme d'autres préfèrent le dire, le sommet et la source de la vie même de l'Église et des fidèles [2] ; et il est également vrai que « toute célébration liturgique [...] est l'action sacrée par excellence dont nulle autre action de l'Église ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré » [3] ; mais l'Eucharistie n'est pas la seule possibilité dont

le chrétien dispose pour expérimenter le mystère et rencontrer le Seigneur Jésus. Paul VI l'a bien observé en écrivant que dans l'Eucharistie « la présence du Christ est "réelle", mais pas à titre exclusif, comme si les autres présences n'étaient pas "réelles" » [4].

Par conséquent, il est préoccupant que quelqu'un se sente perdu en dehors de toute Eucharistie ou de tout culte, car cela montre une ignorance des autres façons d'entrer dans le mystère. Cela indique non seulement qu'il existe un certain analphabétisme spirituel, mais c'est la preuve de l'insuffisance de la pratique pastorale actuelle. Il est très probable que dans un passé récent, notre activité pastorale a cherché à conduire *aux* sacrements et non à conduire *à travers les sacrements* à la vie chrétienne.

La pauvreté spirituelle et l'absence d'une vraie rencontre avec l'Évangile ont de nombreuses implications...

Certainement. Et on ne peut pas vraiment rencontrer Jésus sans s'engager envers sa Parole. Concernant le service, voici une réflexion : ces médecins et infirmières qui ont risqué leur vie pour rester proches des malades n'ont-ils pas transformé les salles d'hôpital en d'autres « cathédrales » ? Le service des autres dans leur travail quotidien, en proie aux exigences de l'urgence sanitaire, était pour les chrétiens un moyen efficace d'exprimer leur foi, de refléter une Église présente dans le monde d'aujourd'hui, et non plus une « Église de sacristie », retirée des rues, ou se contentant de projeter la sacristie sur la rue.

Alors, ce service peut-il être un moyen d'évangélisation ?

Le partage du Pain eucharistique et de la Parole ne peut se faire sans le partage du pain avec ceux qui n'en ont pas. C'est la *diakonia*, la diaconie. Les pauvres sont théologiquement le visage du Christ. Sans les pauvres, on perd le contact avec la réalité. Ainsi, tout comme il est nécessaire d'avoir un lieu de prière dans une paroisse, la présence de la soupe populaire au sens large du terme est importante. La diaconie, ou service d'évangélisation, là où il y a des besoins sociaux, voilà une dimension constitutive de la raison d'être de l'Église, de sa mission.

De même que l'Église est missionnaire par nature, de cette nature missionnaire découle la charité pour notre prochain, la compassion, qui est capable de comprendre, d'aider et d'encourager les autres. La meilleure façon de faire l'expérience de l'amour chrétien est le ministère du service. Beaucoup de gens sont attirés par l'Église non pas parce qu'ils ont participé à des cours de catéchisme, mais parce qu'ils ont participé à une expérience significative de service. Et ce chemin d'évangélisation est fondamental dans cette époque de changement, comme le Saint-Père l'a observé dans son discours à la Curie en 2019 : « Nous ne sommes plus dans un régime de chrétienté ».

En fait, la foi n'est plus un prérequis pour vivre ensemble. Le manque de foi, ou, pour le dire plus clairement, la mort de Dieu, est une autre forme de pandémie qui fait mourir des gens. Je me souviens de la déclaration paradoxale de Dostoïevski dans sa *Lettre à Fonvizin* : « Si quelqu'un me montrait que le Christ est en dehors de la vérité et qu'il s'avère effectivement que la vérité est en dehors du Christ, je préférerais rester avec le Christ plutôt qu'avec la vérité » Le service rend manifeste la vérité propre au Christ.

La fraction du pain à la maison pendant le confinement a finalement mis en lumière la vie eucharistique et ecclésiale vécue dans la vie quotidienne de nombreuses familles. Pouvons-nous dire que le foyer est redevenu Église, y compris « église » au sens liturgique ?

Cela m'a semblé très clair. Et ceux qui, durant cette période où les familles n'ont pas eu l'occasion de participer à l'Eucharistie, n'ont pas saisi l'opportunité d'aider ces familles à développer leur propre potentiel, ont raté une occasion en or. D'un autre côté, il y a eu des familles qui, en cette période de restrictions, se sont révélées, de leur propre initiative, « créatives dans l'amour ». Cela inclut la manière dont les parents accompagnent leurs jeunes dans des formes de scolarisation à domicile, l'aide offerte aux personnes âgées, la lutte contre la solitude, la création d'espaces de prière et la disponibilité envers les plus pauvres. Que la grâce du Seigneur multiplie ces beaux exemples et nous fasse redécouvrir la beauté de la vocation et des charismes cachés dans toutes les familles.

Vous avez parlé plus tôt d'une « nouvelle ecclésiologie » qui émerge de l'expérience forcée du confinement. Que suggère cette redécouverte de la maison ?

Elle suggère que l'avenir de l'Église est ici, à savoir, dans la réhabilitation de l'Église domestique et en lui donnant plus d'espace, une *Église-famille* composée d'un certain nombre de *familles-Église*. Telle est le présupposé valable de la nouvelle évangélisation, qui nous semble tellement nécessaire. Nous devons vivre l'Église au sein de nos foyers. Il n'y a pas de comparaison entre l'Église institutionnelle et l'Église domestique. La grande communauté d'Église est composée de petites Églises qui se rassemblent dans des maisons. Si l'Église domestique échoue, l'Église ne peut pas exister. S'il n'y a pas d'Église domestique, l'Église n'a pas d'avenir ! L'Église domestique est la clé qui ouvre des horizons d'espérance !

Dans les Actes des Apôtres, nous avons une description détaillée de l'Église familiale, la *domus ecclesiae* : « Chaque jour, d'un même cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple, ils rompaient le pain dans les maisons, ils prenaient leurs repas avec allégresse et simplicité de cœur » (Ac 2,46). Dans l'Ancien Testament, la maison familiale était le lieu où Dieu se révélait et où la célébration la plus solennelle de la foi juive, la Pâque, était célébrée. Dans le Nouveau Testament, l'Incarnation a eu lieu dans une maison, le Magnificat et le Benedictus ont été chantés dans une maison, la première Eucharistie a eu lieu dans une maison, de même que l'envoi du Saint-Esprit à la Pentecôte. Dans les deux premiers siècles, l'Église se réunissait toujours dans le foyer.

Récemment, l'expression « petite église domestique » a été souvent utilisée avec une note réductionniste, peut-être involontairement... Cela a-t-il pu contribuer à affaiblir la dimension ecclésiale du foyer et de la famille, si facilement comprise par tous, et qui paraît aujourd'hui si évidente à nous ?

Nous sommes peut-être encore dans cet état à cause du cléricalisme, qui est l'une des perversions de la vie sacerdotale et de l'Église, bien que le Concile Vatican II ait repris la notion de famille comme « Église domestique » [5] et développé l'enseignement sur le sacerdoce commun [6]. Dernièrement, j'ai lu cette déclaration précise dans un article sur la famille. La théologie et la valeur pastorale de la famille comme Église domestique

ont pris un tournant négatif au IV^{ème} siècle, avec la sacralisation des prêtres et des évêques, au détriment du sacerdoce commun du baptême, qui commençait à perdre de sa valeur. Plus l'institutionnalisation de l'Église progressait, plus la nature et le charisme de la famille en tant qu'Église domestique diminuait.

Ce n'est pas la famille qui est subsidiaire à l'Église, mais c'est l'Église qui doit être subsidiaire à la famille. Dans la mesure où la famille est la structure fondamentale et permanente de l'Église, il convient de lui redonner une dimension sacrée et cultuelle, la *domus ecclesiae*. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome enseignent, à la suite du judaïsme, que la famille doit être un milieu où la foi peut être célébrée, méditée et vécue. Il est du devoir de la communauté paroissiale d'aider la famille à être une école de catéchèse et un espace liturgique où le pain peut être rompu sur la table de la cuisine.

Qui sont les ministres de cette « Église-famille » ?

Pour saint Paul VI, le sacerdoce commun est vécu de manière éminente par les époux, armés de la grâce du sacrement du mariage [7]. Les parents, donc, en vertu de ce sacrement, sont aussi les « ministres du culte », qui, pendant la liturgie domestique rompent le pain de la Parole, prient avec elle, et ainsi a lieu la transmission de la foi à leurs enfants. Le travail des catéchistes a de la valeur, mais il ne peut pas remplacer le ministère de la famille. La liturgie domestique elle-même initie les membres à participer plus activement et consciemment à la liturgie de la communauté paroissiale. Tout cela permet de faire la transition d'une liturgie cléricale à une liturgie familiale.

En plus de l'espace strictement domestique, croyez-vous que la spécificité de ce « ministère » de la famille, des époux et de la relation conjugale peut et doit aussi avoir une importance prophétique et missionnaire pour l'Église et pour le monde ? Sous quelles formes, par exemple ?

Bien que, pendant des décennies, l'Église ait réaffirmé que la famille est la source de l'action pastorale, je crains qu'à bien des égards, cela ne soit désormais devenu qu'une simple partie du discours de la pastorale familiale. Beaucoup ne sont toujours pas convaincus du charisme évangéliste de la famille ; ils ne croient pas que la famille a une « créativité missionnaire ». Il y a beaucoup à découvrir et à assimiler. J'ai personnellement vécu une expérience très stimulante dans mon diocèse avec la participation des couples et des familles à la pastorale familiale. Certains couples ont participé à la préparation au mariage ; d'autres accompagnaient les jeunes mariés au cours des cinq premières années de leur mariage.

Enrichis par l'expérience de leur propre foyer, les époux sont non seulement capables de partager un témoignage de foi incarnée dans la vie familiale quotidienne, mais ils sont également capables de trouver un nouveau langage théologico-catéchétique pour l'annonce de l'Évangile à la famille. À l'instar de « l'Église en sortie », « l'Église domestique » doit s'orienter vers la sortie du foyer ; elle doit donc également être en mesure d'assumer ses responsabilités sociales et politiques. Comme l'a souligné le pape François, Dieu « a confié à la famille non pas la responsabilité de l'intimité en tant que fin en soi, mais le projet passionnant de rendre le monde “domestique” » [8].

Les familles « sont appelées à déposer leur marque dans la société, trouvant d'autres expressions de fécondité qui prolongent en quelque sorte l'amour qui les soutient » [9]. Un résumé de tout cela se trouve dans le Document final du Synode des Évêques sur la Famille, où les Pères synodaux écrivaient : « La famille se constitue ainsi comme sujet de l'action pastorale à travers l'annonce explicite de l'Évangile et l'héritage de multiples formes de témoignage : la solidarité envers les pauvres, l'ouverture à la diversité des personnes, la sauvegarde de la création, la solidarité morale et matérielle envers les autres familles surtout les plus nécessiteuses, l'engagement pour la promotion du bien commun, notamment par la transformation des structures sociales injustes, à partir du territoire où elle vit, en pratiquant les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle » [10].

Revenons maintenant à un horizon plus large. Le virus ne connaît pas de barrières. Si des égoïsmes individuels et nationaux sont apparus, il est vrai qu'il est clair aujourd'hui que sur Terre nous vivons une fraternité humaine fondamentale.

Cette pandémie doit nous conduire à une nouvelle compréhension de la société contemporaine et nous permettre de discerner une nouvelle vision de l'Église. On dit que l'histoire est un professeur qui n'a souvent pas d'élèves ! Précisément à cause de notre égoïsme et de notre individualisme, nous avons une mémoire sélective. Non seulement nous effaçons de notre mémoire les difficultés que nous causons, mais nous sommes également capables d'oublier nos voisins. Par exemple, dans cette pandémie, les considérations économiques et financières ont souvent pris le pas sur le bien commun. Dans nos pays occidentaux, bien que nous soyons fiers de vivre dans un régime démocratique, en pratique tout est conduit par ceux qui possèdent le pouvoir politique ou économique. Au lieu de cela, nous devons redécouvrir la fraternité. Si l'on assume la responsabilité liée au Synode des Évêques, je pense que synodalité et fraternité sont deux termes qui se convoquent l'un à l'autre.

Dans quel sens ? La synodalité est-elle également proposée à la société civile ?

Une caractéristique essentielle du processus synodal dans l'Église est le dialogue fraternel. Dans son discours au début du Synode sur les jeunes, le Pape François a dit : « Le Synode doit être un exercice de dialogue, d'abord entre ceux qui y participent ». [11] Et le premier fruit de ce dialogue est que chacun s'ouvre à la nouveauté, à la modification de sa propre opinion grâce à ce qu'il a entendu des autres ». [12] Par ailleurs, au début de l'Assemblée spéciale du Synode pour l'Amazonie, le Saint-Père a fait référence à la « fraternité mystique » [13] et a souligné l'importance d'une atmosphère fraternelle parmi les pères synodaux, « en préservant la fraternité qui doit exister ici ». [14]

Cette culture du « dialogue fraternel » peut aider toutes les assemblées – politiques, économiques, scientifiques – à devenir des lieux de rencontre et non de confrontation. À une époque comme la nôtre, où l'on assiste à des revendications excessives de souveraineté des États et à un retour aux classes, les sujets sociaux pourraient réévaluer cette approche « synodale », ce qui faciliterait un rapprochement et une vision coopérative. Comme le soutient Christoph Theobald, ce « dialogue fraternel » peut ouvrir une voie pour surmonter la « lutte entre intérêts compétitifs » : « Seul un

sentiment réel et quasi-physique de “fraternité” peut permettre de surmonter la lutte sociale et de donner accès à une compréhension et une cohésion, certes fragiles et temporaires. L’autorité se transforme ici [...] en “autorité de la fraternité”; transformation qui suppose une autorité fraternelle, capable de susciter, par contagion, le sentiment évangélique de fraternité – ou “l’esprit de fraternité” (selon le premier article de la Déclaration Universelle des Droits de l’Homme) alors même que les tempêtes de l’histoire risquent de l’avalier » [15].

Dans ce cadre social, les paroles clairvoyantes du Saint-Père résonnent fortement lorsqu’il a dit qu’une Église synodale est « comme un étendard levé parmi les nations d’une façon qui – même en invoquant la participation, la solidarité et la transparence dans l’administration des affaires publiques – remet souvent le destin de populations entières entre les mains avides de groupes restreints de pouvoir. Comme l’Église qui “marche au milieu” des hommes, participe aux tourments de l’histoire, cultivons le rêve que la redécouverte de la dignité inviolable des peuples et de la fonction du service de l’autorité puissent aider aussi la société civile à se construire dans la justice et dans la fraternité, générant un monde plus beau et plus digne de l’homme pour les générations qui viendront après nous » [16].

Texte original : <https://www.laciviltacattolica.com/bishop-mario-grech-an-interview-with-the-new-secretary-of-the-synod-of-bishops/>

Référence numérique : *La Civiltà Cattolica*, En. Ed. Vol. 4, n° 10 art. 7, 1020 : 10.32009/22072446.1020.7

[1] Voir T. Halik, “Questo è il momento per prendere il largo”, in *Avvenire*, 5 avril 2020, 28.

[2] Voir Concile Vatican II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* n° 10, 4 décembre 1963.

[3] SC 7.

[4] Paul VI, Encyclique *Mysterium Fidei*, n° 40, 3 septembre 1965.

[5] Concile Vatican II, Constitution *Lumen Gentium* n° 11 ; décret *Apostolicam Actuositatem* n° 11.

[6] Voir LG 10.

[7] Paul VI, *Audience générale* du 1 août 1976.

[8] François, *Audience générale* du 16 septembre 2015.

[9] Id., Exhortation apostolique post-synodale *Amoris laetitia*, n° 181, 19 mars 2016.

[10] *Rapport final du Synode des Évêques*, 24 octobre 2015.

[11] François, *Discours d’ouverture du Synode des jeunes*, 3 octobre 2018.

[12] *ibid.*

[13] Id., Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, n° 92, 24 novembre 2013.

[14] Id., *Salut à l’ouverture de travaux de l’Assemblée spéciale du Synode des Évêques pour la région panamazonique*, 7 octobre 2019.

[15] C. Theobald, *S’entendre dans l’Église et dans la société. Pour une articulation entre autorité et dialogue*, intervention au Dies academicus de la faculté de théologie de Triveneto (www.fttr.it/wp-content/uploads/2018/11/THEOBALD-prolusione-dies-Fttr-22-11-2018.pdf), 22 novembre 2018.

[16] Cf. François, *Discours pour le 50^{ème} anniversaire de l’institution du Synode des Evêques*, 17 octobre 2015.